

SEVES DE PRINTEMPS

Ils emportent sous leurs ailes, ces oiseaux messagers
D'un hiver qui se meurt en la neige écoulée,
Les espoirs d'un printemps, d'une nature éveillée
Qui donne vie à la terre sous un ciel dégagé.

Dégagé des nuages et les dernières gelées
Qui glaçaient dans la plaine du ruisseau le chanté,
Hymne à la vie qui court en ses sillons creusés
Et nous rendra demain ce qu'on veut y semer.

Semer nous dit l'espoir d'un humain partagé
Entre la terre qui donne ce qu'elle tenait caché
Et la Clarté du ciel qu'il voudrait caresser
Et toujours se retire quand il croit la toucher

Là-Haut n'est de l'abîme qu'un simple renversé :
Qui veut s'en approcher du plus bas doit monter !
Un plus bas que le sol de son âme aveuglée,
Jusqu'au sans-fond de l'Etre et de son exister.

Car l'homme est un sans-fond, cause et finalité :
Il est son origine, de Soi le commencer
Et son élévation, de puissance volonté,
Un chemin vers l'Esprit qui est son proprié.

Et le voici qui monte, par les cimes attiré,
Mais son pied de la terre ne veut se séparer ;
C'est alors qu'il s'étire, jusqu'à s'en déchirer :
Un bout pour la misère, l'autre pour la piété.

Le ciel est un comptoir pour les désespérés :
Ils y boivent en silence leur amère vanité !
Qu'auraient-ils à lui dire dont ils soient pardonnés :
Un cri dans la détresse n'est pas faute avouée.

Et les orants se courbent, par le ciel écrasés :
Qui sur un dieu si grand veut son regard poser ?
Immense est le néant de nos mornes pensées :
Il n'est en ces prières pas de salut caché !

Cet orant qui se plie la terre doit regarder :
Y voit-il en ses pas du ciel un reflété ?
Un chapeau dans les mains, son visage effacé,
Il murmure l'Angélus en regardant ses pieds.

A ses côtés sa femme doit, elle aussi, prier
Et bénir les Célestes pour le pain récolté
Car son panier déborde de ces divines bontés :
A ce dieu tout donnant il n'est meilleur engrais !

La terre

D'avoir bu ta sueur, la semence a germé
Et moi je la nourris de mes secrets gardés ;
Du ciel elle ne retient qu'un peu de ses ondées :
Crois-tu qu'une eau suffit à sa maturité ?

Qu'importent la richesse dont je suis le berger
Et toute celle alchimie dont les plants sont levés :
C'est fort de ton labeur que s'épanouit le blé
Et qu'il se peint en or, de soleil caressé.

Tu voudrais d'un mystère ce regain justifier,
Estimant que ta peine lui est un étranger,
Qu'il te fallait souffrir le poids de ton péché,
Sans fin payer le prix de cette pomme arrachée.

C'est aux filles du Couchant que la pomme fut volée,
Un bienfait de la terre qu'Héra leur a confié ;
Héraclès l'a ravie, Athéna rapportée :
La pomme est à sa place, qui voudrait y goûter ?

Si d'or est le Savoir, de quoi sont tes pensées
Et tes espoirs aussi de voir le pain germer ?
Je ne sais du fléau que le grain séparé
De la paille où l'agneau dépose son nouveau-né.

Or c'est un dieu cruel qui tout vient obliger :
Creuser des mains la terre jusqu'à y demeurer.
Crois-tu qu'en mes entrailles un homme doit reposer
Pour expier la faute dont il est accusé ?

Les pommiers sont en fleur, leur fruit est annoncé :
Il n'y faut qu'une abeille pour qu'ils soient fécondés !
Qu'y peut le Souverain s'il ne sait butiner :
Empêcher qu'on y goûte et qu'il soit égalé ?

Jardin des Hespérides : son sort lui est confié !
Or c'est le fils d'un dieu qui l'y a dérobé :
Envieux de connaissance ou d'un serment lié ?
Ces dieux font leur histoire de vos moindres impiétés.

Repense à l'infidèle qu'on nommait Prométhée !
Pour quelle injure les dieux l'avaient-ils condamné ?
Son amour d'Athéna ou quelques braises volées ?
Un dieu ne peut souffrir qu'on en soit familier.

Ces dieux sont les reliques d'un trop lointain passé
Et s'ils ont sur la terre quelques pas déposés,
J'en ai perdu la trace et les signes oublié :
Si j'en fus la demeure, ils n'y sont pas restés.

L'homme

Je ne connais des dieux que ce qu'on m'a conté :
Mensonge ou vérité, qu'ont-ils à m'apporter ?
Si j'ai creusé la terre pour ma vie lui confier
C'est que, pareil au chêne, j'ai foi de m'élever.

Caresser des étoiles, les nuages balayer
Et au son de la flûte, sur des sommets danser,
Chanter le vin nouveau quand s'efface un été,
Que l'hiver sur ma porte son retour vient frapper.

C'est le temps d'une promesse qu'annoncent les giboulées,
Un message que le vent s'empresse de rapporter
Et la saison vaillante s'enjoint de résister
Aux derniers sacrilèges d'un hiver condamné.

Suit le temps des semeurs, de la terre balayée
Par leurs bras qui dispensent, dans un geste rythmé,
Le présage d'une récolte dont s'emparent les greniers
Du moulin qu'un ruisseau se réjouit d'animer.

Le secret des moutures et du levain caché
S'avoue dans le parfum d'une saine prospérité ;
Du pain quand il se lève, la sagesse du meunier
Ne sait que la farine que brasse un boulanger.

La terre

Donc ce n'est pas de pain que tu crains de manquer !
Je ne suis pas avare de ce qu'on m'a confié
Et tu sais que la terre jamais n'a su compter :
Peux-tu en dire autant de ta maigre piété ?

Car tu mises sur le ciel comme d'autres sur un dé ;
Or dieu n'est pas joueur, je peux te l'assurer !
Si hors la divine table, un seul vient à rouler,
C'est par l'homme que son nombre choisit d'être sacré.

On dit que le hasard est une divinité,
Qu'il gouverne le monde et noue sa destinée ;
Crois-tu les dieux si bêtes qu'il leur faut tout céder
À ces jeux de fortune et leur inanité ?

De raison suffisante un dieu fut accablé
Car il est contingent, disait le mal-penser ;
Or ce qui nous suffit devient nécessité
Quand on se tient au choix d'en faire une destinée.

Le vieux Zarathoustra se fit une amitié
De cette providence qui hasard fut nommée :
Quand un met nous oblige, par choix de le manger
Le hasard se retire de ce qu'on a sacré.

Tu dis qu'à ta fenêtre un oiseau vint nicher,
Qu'au cri de l'oisillon ton jour fut avancé :
Par quel heureux hasard vint-il là se loger,
Y fonder sa famille et se perpétuer ?

Quel Roi mange à la table d'où le sort est tombé,
Ignorant qu'un oiseau viendrait à le sacrer ?
Il n'est pas plus de dieu que de destin forcé
Mais le choix d'un oiseau enclin à s'y loger.

Les hommes cherchent au plus loin ce qui est sous leurs pieds :
Le nez dans les étoiles, ils se mettent à rêver
D'une sublime providence et d'un destin forgé,
À porter jusqu'aux dieux leurs espoirs de pitié.

Regarde sous tes semelles où tu pourras trouver
Ce que tu cherches en vain à te faire oublier :
C'est la terre, mon ami, à ton œil dérobée,
Maternelle providence que tu ne peux nier.

Or tu voudrais t'enfuir, dans un ciel t'égarer :
La passion inutile d'être toujours été !
Or te voici néant sur le destin penché,
Une idiosyncrasie de ton seul habiter.

L'homme

Quand j'entends l'oisillon, me revient la pensée
Qu'endormi sous la terre, l'Esprit doit s'éveiller,
Briser de la surface ce qui en est plissé
Et s'éclorre à la Vie, sa divine majesté.

J'ai regardé si haut que mon œil s'est troublé :
À quoi bon les Célestes s'ils doivent nous aveugler !
Des Anges de la maison le feu est consumé
Et pourtant la lumière ne s'est pas absentée.

Des profondeurs du ciel, plus loin que la Clarté,
Reviennent les Anges de l'An pour le feu rallumer
Et couvrir de lumière tous les sillons creusés :
Le ciel devient la terre, quand l'hiver est passé.

À l'heure de l'Angélus, quand l'œil est abaissé,
Par celui qui murmure la terre est sanctifiée
Car il nous faut bénir ce qu'on ne peut prier,
Saluer de la terre ce qu'elle nous veut donner.

Qu'importe le nom des dieux s'ils nous sont étrangers,
Les impossibles étoiles de notre obscurité ;
La nuit pleure son absence en larmes de rosée
Qu'un soleil matinal lui offre de sécher.

La terre

Cette rosée matinale que la nuit a pleurée
Est sueur de la terre qu'une alchimie voilée
Transfigure en nectar des abeilles consommé,
Les larmes d'un élixir de la fécondité.

Et si l'offrande du miel en est la destinée,
Elles apportent au verger sa prodigalité ;
La ruche est de ta vie le plus savant allié,
Le plus fragile aussi et le plus exposé.

Écoute ces louanges par un oiseau chantées :
C'est un hymne à la terre, un humble remercier,
Le salut d'un poète qui en dit le Sacré,
Un murmure aux oreilles de la Sérénité.

Car c'est notre Sagesse qui veut la terre aimer
Quand un rien de Malice se moque du temps passé
À glaner des mystères et quelque vérité
Dans un ciel aussi vide qu'une histoire oubliée.

Comprends-tu la leçon qu'il te faut en tirer :
Ne cherche pas ailleurs ce qu'ici t'est donné.
Tu voudrais d'un Seigneur qu'il soit si haut perché
Que son œil en ce monde n'ait rien à y trouver.

Ton âme est assez grande pour qu'elle soit habitée
Et si profonde encore : un dieu peut s'y cacher !
Descends au fond de toi, en cette immensité :
Tu sentiras le souffle qui seul peut te porter.

C'est l'heure du renouveau et de Soi rassembler,
Recoudre ce que l'automne n'avait que déchiré :
L'hiver est un linceul sur des fragments jeté,
Les larmes d'un grand chêne sur le sol dispersées.

Attrition de l'enfer ! Perséphone a quitté
Le séjour de la mort pour la terre féconder ;
Sourire de Déméter : sa corbeille est parée
Des semences éternelles qu'il lui faut déposer.

La femme un long péplos sur son ventre a levé :
C'est Gaia notre mère qui s'offre à épouser
Tout le grain des semailles par l'humain déposé
Et son ventre se gonfle de ce qu'y veut germer.

De ces mystères cachés les rites sont l'imiter
D'une vie qui se répand sur la terre maculée
Des espoirs que déborde une récolte en été :
Du ventre de la terre se remplissent les greniers.

L'homme

Et cependant la terre, qui l'avait engendré,
Étouffée par son ventre, du ciel fut accablée,
Les enfants d'Ouranos en étant prisonnier ;
Or dès qu'on le châtra, le ciel fut oublié.

Les Titans de leur sort par Cronos libérés,
Ont régné sur la terre qu'ils couvraient de bienfaits ;
Il a fallu qu'un dieu, par le trône aveuglé,
Exile dans le Tartare ce trop-plein de bonté.

C'est alors que le ciel de l'homme s'est emparé
Et offrit aux enfers nos raisons d'espérer,
De miser sur la terre et sa fécondité :
Des pleurs de Déméter le grain n'a pas germé.

Par cette mère éprouvée les hommes furent affamés ;
Aussi les dieux du ciel se sont-ils ravisés :
En enfer la féconde n'eut qu'hiver à passer !
C'est ainsi que des hommes un dieu fut l'obligé.

À la mère et sa fille on peut d'autres ajouter,
Pourvu que de la terre ils soient les attachés :
Le sage Dionysos, Athéna, Prométhée
Et des héros sans doute qui tant ont sacrifié.

La terre

Ce sont d'anciennes figures par l'histoire oubliées :
Que cherches-tu jadis qui ce jour n'est donné ?
D'abord ferme les yeux pour ensuite regarder :
Notre âme est le miroir d'un monde abandonné.

Y verras-tu ce dieu que tu ne peux trouver ?
Si l'âme est un poème, d'un lieu le dessiner,
Dans le contour des mots sur une page déposés,
L'endroit est une clairière où s'annonce le Sacré.

C'est une Libre Etendue d'un Esprit familier
Dont se nourrit la terre, ce qu'on peut y semer ;
Quand les pierres ont une âme, nulle chose en est privée :
L'Esprit des moindres choses est l'Etre partagé.

Il n'est rien sur la terre qui d'Esprit fut lésé ;
Souviens-toi du Phénix surgi de la cendrée :
C'est un oiseau de feu que rien ne peut brûler !
L'Esprit est cet oiseau en chaque être glissé.

L'Esprit n'a de Raison que celle de l'ignorer
Car c'est un autrement qu'on ne saurait penser ;
«Ce n'est pas un mystère, racontent les affligés,
Mais le trait d'un poète sur notre vanité. »

Sarcasme ou dérision ! C'est un être abusé
Qui donne à son propos un air de vérité
Ou un faiseur de bruit, de silence écrasé,
Qui brait dans les pâtis ce qu'il semble ignorer.

Un âne, je te l'accorde, d'Esprit mal caressé,
Voire même un Enchanteur, du démon le fermier,
Qui voudrait qu'en la terre un grain ne peut germer
Sans le secours du ciel et sa divine pitié.

Du chemin de l'Esprit, les fous sont dispensés
Qui, croyant aux chimères, nagent dans les bénitiers ;
Or ce sont les gargouilles qui pensent leur eau sacrée :
L'Esprit de dieu, dit-on, est dans un puits tombé.

Foutaises et balivernes ! D'en-haut ne peut tomber
Que l'eau qui de la terre jusqu'au ciel est montée ;
Il n'est source de vie que d'Esprit clarifiée,
Le naturel Esprit en mes sillons gardé.
Qu'un divin me convienne, je ne peux en douter
Pourvu que sur la terre il a son habiter :
Un dieu, parmi nous tous, qui est d'Esprit baigné
Et puise dans les ruisseaux l'eau de sa destinée.

L'homme

Mais j'entends qu'ils se battent, ces trois dieux du passé,
Qu'ils apprécient la guerre et voir le sang couler ;
Je repense à Jana, une enfant sacrifiée,
Et ces monts de linceuls : a-t-on vu dieu pleurer ?

Si d'antiques oliviers en sont les rescapés,
Que deviennent les olives de leur sans maculées ?
Ces dieux sont de nos vies le plus dur à porter :
Que m'importe la foi dont nous sommes les bâtés !

Je voudrais qu'ils se taisent, ces divins affamés !
Si je n'ai d'affection pour les penseurs athées,
J'avoue que pour ces dieux je n'ai moindre piété
Car ils sont un fardeau dont nous sommes piétinés !

Si la foi m'insupporte, j'ai le gout d'espérer
Qu'un dieu plus fraternel nous fut un jour caché ;
Je t'accorde que la terre est notre nourricier
Dont la vie, corps et âme, est l'unique héritier.

C'est bien plus qu'une patrie ou un simple habiter,
Un commun de passage vers un ciel mérité,
Car la terre est natal, un chez-soi partagé,
Le sillon de l'Esprit qui là seul peut germer.